

démocratique et le bouclier contre lequel tous les traits devaient se rompre sans même l'énuousser. On n'est plus à l'époque où M. Cauchon et son journal (car c'est tout un) ne valaient rien : oh ! non, cet homme, depuis qu'il s'est jeté suppliant dans leurs bras, est un géant qui peut se mesurer avec avantage contre le Goliath de l'Écriture, et sa force vaut bien celle du fameux Samson. Il s'agissait donc de le former selon les principes de la bienheureuse démocratie, avant de lui confier les plus chers intérêts de la République rouge ; la tâche était difficile, mais il n'y avait pas à reculer. Le nouvel élève se montra d'abord soumis, et son entendement se plia facilement aux nouvelles doctrines. Bientôt cependant, on dut le soumettre à de cruelles épreuves pour s'assurer de sa sincérité. Le *National* vint contre le clergé une telle quantité d'injures, que M. Cauchon sentit un instant renaitre ses vieilles convictions, et dans un article vraiment patriotique, il dénonçait les rédacteurs de cette feuille comme ennemis de Dieu et des hommes, comme traîtres à leur pays et dignes de la réprobation universelle. Mais bientôt la parole du maître se fait entendre ; il menace le rebelle de lui retirer son amitié, lui lance des injures et se rit de sa colère : aussitôt, le disciple courbe la tête, il se rappelle qu'il doit obéissance en attendant, qu'on lui confie le pouvoir. On vit alors combien M. Cauchon avait changé de caractère ! Jamais avant ce temps on n'eut pu croire qu'il eût avalé une pareille couleuvre. Quel gosier ! s'écriait-on de toutes parts ; le monstre qui goba Jonas n'en eut jamais de pareille !

Mais ce n'est pas tout. Dernièrement M. Doure s'est prononcé en faveur du principe chéri de M. Brown ; et cette fois encore, le patriotisme de M. Cauchon a soulevé les cendres sous lesquelles il était étouffé, il a mis M. Doure au ban de l'opinion publique, déclarant aux canadiens qu'avec de tels principes et de pareils hommes, c'en serait bientôt fait de la nationalité canadienne. Tout le monde applaudissait encore, quand l'admonition du maître est venue mettre l'élève à l'ordre. Cette fois, la réprimande a été moins sévère : M. Doure a cherché dans sa tête les raisons les plus convaincantes qu'il a pu forger, et d'une mauvaise cause il a eu le talent d'en faire une presque bonne ; aussi M. Cauchon, sans faire entendre le moindre grognement, sans vouloir défendre sa cause plus longtemps, s'est soumis à la logique du précepteur, comme l'enfant croit sur parole les instructions du curé au catéchisme.

Il est un principe qui dit que, pour savoir commander, il faut savoir obéir : à ce compte les rouges n'auront jamais de meilleurs chefs que M. Cauchon. Cependant, il n'a pas montré une force herculéenne lors de sa motion en chambre pour annuler l'élection de Québec. Qui sait si le nouveau Samson n'a pas trouvé, chez les Philistins, une Dalila pour le raser ? L'histoire nous l'apprendra.

UN SOLITAIRE.

Dans les premiers siècles de l'Église, on voyait une multitude de personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, chercher leur salut dans la retraite, embrasser la vie retirée des anachorètes ; et, afin d'être plus solitaires, ils fixaient leur séjour sur de hautes montagnes dont l'accès était difficile et presque impraticable. Là, ces saints soli